

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 81 (1954)
Heft: 3

Artikel: Il y a Justine... et Justine...!
Autor: Cavé, Renée
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-228883>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IL Y A JUSTINE... ET JUSTINE...!

Journal de l'épouse (*fragment*) :

Depuis un certain temps, mon mari prend à mon égard des allures étranges. Il semble me cacher quelque chose. Il disparaît sans m'avertir ou a de longs conciliabules avec le fermier où je crois entendre susurrer le nom de Justine. Justine !... une femme inconnue !... En serait-il à me tromper ? Quelle horreur !... je ne puis me l'imaginer ! Il faut que j'en parle à Mathurine pour qu'elle me surveille ça sans en avoir l'air...

Journal du mari (*fragment*) :

Depuis quelques semaines, ma femme devient bizarre ! Elle semble me fuir, tout en m'épiait, rougit et pâlit tour à tour, se montre plus ou moins méfiante. Est-ce que... je serai père bientôt ? Drôles de corps tout de même que ces jeunes femmes !... Je veux en parler à Mathurine pour qu'elle éclaire ce mystère.

* * *

La vieille bonne enleva ses lunettes qui disparurent dans la profondeur d'une vaste poche de son sarreau. Nourrice de la jeune femme, c'est elle qui l'avait élevée, remplaçant la mère trop tôt disparue. Puis, elle l'avait suivie lors de son mariage avec un riche propriétaire des alentours, dans sa nouvelle demeure.

Avec le tact des vieux serviteurs fidèles, elle ne touchait jamais ordinairement aux affaires intimes de ses maîtres. Mais comment eût-elle résisté ce matin en lisant son nom sur un des papiers épars ? Tout à l'heure, sur le bureau de sa fille de lait, et maintenant sur celui du mari.

— Ah ! les pauvres mignons ! se dit-elle en souriant, et comme c'est touchant ! les voilà qui me prennent pour arbitre dans leur conflit conjugal. Pauvre de moi ! J'ignore du tout au tout qui est cette Justine ! Peut-être une bonne femme de par-là que le fermier veut engager pour leur aider ? Mais croire que Jean-Marc va courir la pré-

tentaine, alors non ! qu'on ne vienne pas me raconter de pareilles balivernes !

Tout en monologuant à mi-voix, la brave Mathurine avait franchi le corridor pour pénétrer dans une autre pièce où elle resta médusée sur le seuil. Recroquevillée dans un fauteuil auprès de la fenêtre, Françoise, le visage enfoui au milieu d'un vaste mouchoir blanc, pleurait à chaudes larmes, les épaules secouées par de lourds sanglots. Mathurine n'en croyait pas ses yeux ! Car la jeune femme, plutôt réservée dans ses sentiments intimes, donnait rarement libre cours à ses pleurs. Elle resta immobile, même au bruit de pas s'approchant d'elle.

— Eh bien ! eh bien ! en voilà des manigances ! Qu'est-ce qui t'arrive, ma poulette ? demanda la nourrice mi-inquiète, mi-moqueuse. Qui donc a osé te faire un pareil chagrin ? Allons, allons, réponds-moi, ma fille ! insista-t-elle en posant sa main calleuse sur l'épaule de

l'affligée. N'as-tu plus confiance en ta vieille Mathurine ?

— Il y a... il y a... que j'ai de nouveau entendu parler de cette Justine tout à l'heure... là... sous mes fenêtres ! Jean-Marc et le fermier !

— Ben, qu'est-ce que ça peut te faire ? C'est peut-être une domestique que Maïlou veut engager ?

— Non, oh non ! ils en parlent trop souvent, à voix basse, comme pour se défier de moi !

Françoise, se levant comme un ressort, continua d'une voix saccadée :

— Mathurine ! j'ai l'impression que mon mari cherche à me tromper, si ce n'est déjà fait !

La nourrice fit un bon en arrière et, les poings sur les hanches, jeta sévèrement :

— Non... mais des fois... ma fille... est-ce que tu deviens folle ? Oser insinuer une telle action de ce brave Jean-Marc, tu n'as pas honte ? Poeh ! Tu es donc bien aveugle pour ne pas voir que tu as un mari qui t'adore, qui ne vit et ne travaille que pour toi ! Diantre ! Si tous les hommes valaient celui-là, le monde serait meilleur, je te garantis !

— Mais... enfin... Mathurine, il y a cette ... Justine qui...

— Ne ne te fais donc pas tant de mauvais sang, ma petite enfant ! Laisse Justine tranquille ; je suis sûre qu'un de ces quatre matins, ton mari viendra tout te raconter. En attendant, sèche tes larmes, lave tes yeux et viens m'aider à faire les conserves, si tu veux en manger cet hiver !

Les rôles semblaient renversés. Ce n'était plus la jeune femme, maîtresse du logis, qui commandait, mais la vieille servante. Celle-ci comprenant qu'une réaction était nécessaire pour rétablir l'équilibre dans les pensées chaotiques de Françoise, reprenait pour un instant, comme autrefois, les rênes du ménage.

Ce fut un puissant dérivatif, car lentement les paroles de Mathurine pénétrèrent au cœur de l'épouse et la firent réfléchir. Le travail aidant, le calme revint insensiblement, en apparence du moins, durant quelques jours.

Mais tout faillit se gâter à nouveau. lorsqu'un matin Jean-Marc, s'approchant de sa femme, lui souhaita un amical :

— Bonne fête, chérie !

— Bonne fête !... chérie !... comment oses-tu me dire pareille chose ? jeta âprement Françoise en toisant son mari de la tête aux pieds.

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Que te prend-il donc ? fut la réponse stupéfaite.

— Ce que cela veut dire ? ce qui me prend ? tu tiens donc à le savoir ? Apprends-moi d'abord qui est cette Justine dont j'entends chuchoter le nom avec ton fermier depuis quelque temps déjà ? Jean-Marc... d'où sort cette femme ? que fait-elle par ici ?

Sous cette avalanche de paroles lancées avec colère, le pauvre mari resta médusé. Foncièrement homme de paix, il garda le silence pour ne point envenimer l'exaspération incompréhensible de sa conjointe. Mais graduellement, les derniers mots envahirent sa pensée d'où la lumière jaillit comme une fusée et comprit la méprise de Françoise. Alors, au lieu de se fâcher lui-même, il fut pris d'une rière si sonore et si puissant, que Françoise resta interdite à son tour.

— Quoi ? tu ris maintenant ? après ce que j'ai souffert ces jours derniers ! Oh ! ces hommes... ça n'a pas de cœur ! non, vraiment, ça n'a pas de cœur !...

— Viens avec moi, ma petite femme, je vais te prouver qu'en effet, les hommes n'ont pas de cœur !

Jean-Marc, prenant le poignet de sa femme tout en le serrant d'une douce

et ferme pression, l'obligea à sortir de la chambre, du corridor et enfin de la maison.

Au milieu du verger verdoyant baigné de la lumière blonde du soleil, brouillait paisiblement une superbe jument isabelle qui leva à leur approche ses yeux confiants et doux.

— Viens... viens... viens... ma jolie ! viens saluer ta nouvelle maîtresse !

La noble bête s'avança à l'appel connu de son maître.

— Tiens, dit celui-ci jovialement à sa femme, tiens ! voici la « Justine » en question, que j'ai dressée exprès pour toi, comme présent d'anniversaire ! Ne te sera-t-elle pas la plus charmante des compagnes ?

A l'ouïe de ces mots révélateurs, le visage de Françoise passait du rouge au blanc et du blanc au rouge. Et tandis que les larmes — larmes de joie et de confusion cette fois — coulaient de ses paupières, elle se jeta dans les bras de son mari.

— Co... com... comment ? c'est là, la

« Justine » incriminée, alors que j'ai supposé... autre chose ! Oh ! que j'ai été bête, si bête, mon chéri, me le pardonneras-tu jamais ?

— C'est tout pardonné, ma chérie ; du reste, le nom prêtait bien à confusion. N'en parlons plus jamais et pensons aux joyeuses calvacades que nous allons faire ensemble, toi avec Justine et moi avec Prince-Noir.

— Bravo ! fit derrière eux la voix badine de Mathurine. Je te l'avais bien dit, ma fille, que tes idées déménageaient l'autre jour et que ton mari te raconterait tout. N'es-tu pas contente maintenant ? Diantre ! le beau cadeau que tu as reçu là !

Un long baiser sur les joues ridées de la nourrice, un plus long sur celles de son mari, puis Françoise caressa tendrement la croupe soyeuse de l'infortunée « Justine » qui lui avait causé inconsciemment tant de peine et devenait pour elle la source de tant de joie...

Renée Cavé.

L'oreille fine

Monté sur une chaise pour attraper une mouche bleue, j'accroche soudain la glace. Ses clous usés cèdent. Elle se renverse et pousse la pendule qui entraîne avec elle les chandeliers, le pot de tabac et les deux grands vases vides.

Tout s'écroule et se brise.

J'ai peut-être démoli la cheminée et je reste longtemps frappé de stupeur, comme si je regardais à mes pieds un tonnerre éclaté.

Le chien aboie dans la cour.

De la chambre voisine, grand-père, malade et couché, m'appelle :

— Il me semble que j'ai entendu un bruit, petit ? qu'est-ce donc ?

— Rien, grand-père, dis-je sans savoir ce que je dis, j'ai laissé tomber mon porte-plume.

— Ton porte-plume, petit ! ton porte-plume !

Grand-père n'en revient pas ; il se soulève sur un coude, montre une bonne figure contente, et me tapotant la joue :

— Hein ! petit, moi qu'on croyait déjà sourd, comme j'ai encore l'oreille fine !